

Claire Duguet

Sur le cartel *

Le cartel dans son histoire

Le cartel est une invention de Lacan qu'il a formalisée en 1964 avec la création de son École freudienne de psychanalyse. Il le présente comme l'outil de base du travail des psychanalystes désireux de s'impliquer dans son École. Le deuxième axe porteur sera la passe. Cartel et passe sont intriqués l'un à l'autre dans la mesure où ils soutiennent la possible garantie pour qu'une École de psychanalyse soit un lieu à la fois de formation, de transmission et de travail des concepts. Malgré leur évolution parfois très décevante, malgré un débat incessant sur la difficulté de leur application, ces deux axes n'ont jamais été abandonnés et demeurent les deux seuls vecteurs capables de mettre au travail les psychanalystes. Ils sont la réponse inventive de Lacan à son rejet (dans les deux sens) des écoles de psychanalyse, française et internationale, auxquelles il appartenait jusque-là.

Lacan invente une École pour que puisse s'y produire un travail, « travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une crise assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ».

« Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux [...] se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

* Avignon, septembre 2007.

Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre [...]. Aucun progrès n'est à attendre, sinon d'une mise à ciel ouvert périodique des résultats comme des crises de travail ¹. »

Le cartel : un lieu Autre

Je me souviens de ma première expérience de cartel, sur la lecture du séminaire de Lacan *La Logique du fantasme*. Je trouvais que ce cartel était composé de véritables savants de la théorie lacanienne, tandis que je commençais juste à lire Lacan dans le texte. Autant dire que je ne comprenais pas grand-chose à ce qui se disait. Plus tard, je me suis rendu compte que mon sentiment de débilité et mon angoisse de gêner les autres ne posaient aucun problème au groupe, pas plus que mes interventions.

Dans mon cas, comme d'une façon générale, le cartel pose la question de son rapport au savoir dans un cadre qui demande d'en passer par l'échange avec les autres, soumis eux aussi au même dispositif. Ici, je rappellerai que c'est également en 1964 que Lacan lance la revue *Scilicet*, qui signifie « tu peux savoir », formule qui souligne, comme pour le cartel, l'entrecroisement du lien collectif, supposé par le débat lui-même, et d'une position subjective par rapport à l'ignorance.

En effet, le cartel est un cadre qu'on peut comprendre dans le sens du protocole expérimental (*sic !*), c'est-à-dire qui soumet chacun aux mêmes conditions avec l'objectif de produire par le biais des rencontres un travail personnel. On voit bien que ce n'est pas l'ignorance livresque qui empêche le travail du cartel, mais plutôt le refus d'y mettre du sien. Y mettre du sien, c'est-à-dire se mettre au travail de la psychanalyse avec un savoir à élaborer et non à recevoir, un savoir qui procède de l'objet petit *a*, dont chacun fait l'expérience dans son analyse selon son attache particulière, objet petit *a* du manque, manque à tout savoir. Le savoir analytique s'élabore à partir d'un manque irréductible.

On comprend ainsi pourquoi Lacan proposait l'inscription dans un cartel et non dans une conférence ou un séminaire. On pourrait

1. J. Lacan, « Acte de fondation du 21 juin 1964 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

dire que le cartel nous défie d'avancer sur l'horreur de savoir, sur notre « je n'en veux rien savoir... du non-rapport sexuel ».

Avec le cartel, tu peux savoir mais pas sans les autres ! Ainsi, à partir d'une question qui se présente à chacun par l'entremise du travail de sa cure, le cartel, comme voie d'accès au savoir, dépendra de ce que chacun en fera. Lacan attend du psychanalyste qu'il réinvente la psychanalyse, rien de moins !

Ce « pas sans les autres » nous amène à la question du transfert et de l'Autre ; Lacan la relève dès 1964 : « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail. » Ce transfert de travail ne s'explique pas seulement par l'extrême difficulté de lire et de travailler l'œuvre de Freud et de Lacan, seul dans son coin sans chercher à échanger avec d'autres personnes. À se passer du groupe dans ce cas, peut-être deviendrait-on fou ?

Mais pourquoi un lien social « autorisé » dans le cartel et un autre condamné violemment par Lacan en 1956 dans les *Écrits* (« Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 ») ? Je prendrai cette question, un peu rapidement, à travers deux points : 1. Une identification de type hystérique ; 2. Le réel du nœud borroméen.

Une identification de type hystérique

Depuis *Totem et tabou* (1913) de Freud, nous savons l'importance de l'identification au père dans la construction du sujet. Le meurtre du père de la horde et son incorporation cannibalique précèdent de la naissance de la culpabilité et de la loi (inceste et exogamie) comme de celle de la fratrie et du lien social. L'identification à un trait du père (totem symbole de l'identité du groupe) ouvre la voie vers les premiers processus de civilisation.

Ainsi, l'identification au groupe et au trait du père (le leader) est une façon pour l'homme d'éviter le retour à la barbarie de la horde en renonçant à sa jouissance. Il me semble qu'on peut comprendre de la même façon Lacan quand il énonce à propos du cartel : « Ce que je souhaite, c'est quoi ? L'identification au groupe. Parce que c'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe.

Quand ils ne s'identifient pas à un groupe, ils sont foutus, ils sont à enfermer². »

Cette identification de la fratrie au totem du père mort, empreinte de culpabilité, marque l'adoration des fils pour la figure paternelle. Retournons à Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921), où il nous avertit des dérives d'un groupe organisé sur une identification au père mis en place d'idéal du moi. Dans ces groupes qui s'apparentent à l'armée ou à la religion, le fonctionnement est hiérarchisé. Les dits et les places de chacun sont réglementés, codifiés, contrôlés. Chaque individu est identifié imaginativement à une image idéalisée du père incarné par un chef. Il s'agit d'être au plus proche de ses attentes, par une quête de savoir à apprendre et à répéter. Ce fonctionnement met chacun dans une place de semblable par rapport à cette identification unifiante où règne l'infatuation narcissique du moi pris comme référence.

Avec son École articulée sur le travail du cartel et la procédure de la passe, Lacan cherche à éviter les effets de groupe quand ils se soutiennent d'une identification imaginaire au père (illusion groupale et adoration du père). La production personnelle de travail au sens d'une réinvention de la psychanalyse n'est plus de mise tandis que dominant les enjeux de pouvoir, de prestige et d'adoration religieuse.

Avec le cartel, Lacan propose une identification de type hystérique (*R.S.I.*), c'est-à-dire, il me semble, envisager le texte de psychanalyse comme porteur d'une énigme (qu'est-ce qu'il veut dire ?). Chacun à sa façon interroge cette énigme du texte (agent du discours au-dessus de la barre), dont le savoir est du côté de l'Autre (Autre du supposé savoir S1) ; alors chacun peut afficher sa division à partir d'un point d'opacité (objet *a* de sa jouissance au-dessous de la barre) et oser le débat. On reconnaît là le discours de l'hystérique, qui est également induit par la position d'analysant. D'ailleurs, dans les deux cas (cure et cartel), on parle d'analysant et l'analyste comme le plus-un sont des supposés au savoir.

Mais l'analogie s'arrête là, car d'une part le discours hystérique ouvrant à une position divisée se conçoit comme un moyen et non comme une fin du travail ; d'autre part, si les deux situations relèvent d'une expérience où chacun est concerné dans son rapport au

2. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.

manque et au désir et si chacun vise la production d'un savoir, le travail du cartel se soutient d'un travail sur les textes et les concepts de la psychanalyse là où ils font énigme pour chacun, y compris pour le plus-un.

Ainsi, le désir de savoir qui fait transfert de travail est adressé à l'occasion au plus-un ; en fait, il peut l'être tout autant aux autres membres du cartel. Autant dire qu'il y a de l'Autre et du transfert dans le cartel.

Pendant, dans le cartel, la supposition de savoir est clairement attribuée, non pas à l'analyste, mais aux deux figures fondatrices de la psychanalyse, Freud et Lacan. Le plus-un est invoqué au même titre que les autres à cette position d'analysant. Colette Soler parle du cartellissant comme d'un « analysant de la psychanalyse », dans son cours de 1989-1990, *Quelle psychanalyse ?* (séance du 24 janvier 1990).

Dans la leçon du 15 avril 1975 du séminaire *R.S.I.*, Lacan nous indique que l'identification proposée est celle de l'hystérique sur le désir de l'Autre – ce désir qui procède justement du manque et dont le cas Dora nous révèle toute l'importance (Dora est identifiée à M^{me} K. en tant qu'elle représente la femme qui sait y faire avec le désir de son père qu'elle pose comme impuissant, autant dire manquant). Ce désir visé par chacun des trois, quatre ou cinq cartellisants est situé à la place de l'objet *a*, celui du manque et celui cause du désir, celui qui fait le cœur du nœud borroméen.

Le réel du nœud borroméen

S'il y a du groupe dans le cartel, le travail produit n'est pas un travail de groupe, même s'il ne se fait pas sans lui. Il est un lieu d'élaboration de la psychanalyse où la formulation du trois (ou quatre, ou cinq) plus un est aussi celle du nœud borroméen. Au-delà de cinq, il devient plus difficile d'échapper aux effets de groupe et d'illusion groupale.

Lacan apportera les précisions suivantes à propos du cartel dans la leçon du 15 avril 1975 : « Identification à quoi ? À ce qui dans tout nœud borroméen [...] fait le cœur, le centre du nœud. Et où est-ce que je vous ai marqué que déjà se situe le désir, le désir qui est aussi une possibilité d'identification ? [...] celui qui domine ce dont

Freud fait la troisième possibilité d'identification, le désir hystérique. » Ce point, c'est l'objet *a*, point de manque dans la structure, mais aussi reste qui *cause*, au sens aussi de fait parler.

Lacan utilise l'hystérique pour situer l'identification au désir de l'Autre, c'est-à-dire au manque. Ainsi, dans le cartel, l'identification vise non pas le père idéal mais le manque irréductible qui touche chaque sujet (l'impossible du rapport sexuel) et auquel renvoie la psychanalyse toujours à repenser.

Lacan relève la parenté entre la structure du nœud borroméen et celle du cartel : dans les deux cas, si un élément des trois plus un se décroche des autres, il n'y a plus de nœud ni de cartel. La consistance de chaque élément est équivalente, et pas un rond, pas une personne ne vaut plus qu'un autre. Chaque registre de l'imaginaire, du symbolique et du réel, chaque cartellissant (y compris le plus-un qui devient quelconque) sont impliqués dans la construction du nœud comme du cartel. Rappelons que chaque cartellissant tient sa position à partir de son désir d'avancer un peu sur son ignorance. Il nous avertit qu'il ne s'agit pas d'imaginer qu'une personne représenterait l'imaginaire, une autre le réel... !

Lacan associe le plus-un au quatrième rond qui tient distincts les trois autres et qui a même consistance qu'eux. Certes, le plus-un peut être quelconque et non pas forcément un leader côté organisation ou côté savoir. Son rôle est de permettre un nouage qui donne une chance au travail de chacun d'être pris en compte. Il opère comme semblant de garantie du bon fonctionnement du cartel et principalement s'oriente à partir du réel, de ce qui se met en travers, de ce qui résiste à un travail d'élaboration, d'écriture, de dire...

Par mon expérience actuelle de plus-un dans un cartel, j'arrive à l'idée que le plus-un est une fonction. Ainsi, on pourrait imaginer qu'elle soit occupée par plusieurs membres du cartel à tour de rôle. Lacan l'apparente à la fonction nommante du quatrième rond : « La nomination, c'est la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou. » La fonction du plus-un, d'exister, garantit la place singulière des cartellisants et de leur élaboration, elle soutient leur désir de savoir adressé à la psychanalyse comme un savoir troué aux effets de réel à inscrire dans une écriture. Il porte les coordonnées et le travail du cartel dans l'École. L'École ne serait que le lieu de la trace d'une

élaboration individuelle sur la psychanalyse, pleine du manque, du trou qui la « cause ».

En conclusion, je citerai Lacan dans « Dissolution » (le 18 mars 1980) :

« Il faut que j'innove, ai-je dit – sauf à rajouter que : pas tout seul.

Je vois ça comme ça : que chacun y mette du sien.

Allez-y. Mettez-vous à plusieurs, collez-vous ensemble le temps qu'il faut pour faire quelque chose, et puis dissolvez-vous après pour faire autre chose.

Il s'agit que la Cause freudienne échappe à l'effet de groupe que je dénonce. D'où se déduit qu'elle ne durera que par le temporaire, je veux dire – si on se délie avant de se coller à ne plus pouvoir en revenir. »